

—Certes non.

Une crainte s'élevait, pourtant, dans le cœur de Liette. Est-ce qu'elle allait être obligée de recommencer son douloureux pèlerinage à la recherche de Bertine ? Sans ressources, maintenant, comment y arriverait-elle ?

Alors, elle pensa à son mari :

—Il est puissant, puisqu'il est riche. Il m'aidera à retrouver sa fille...

Et elle se rendit, dans la même journée, avec Marie-Thérèse chez Richard Larnaudet.

Elle écrivit son nom : *Liette*, sur une feuille de papier, pour qu'on ne la fit point trop attendre. Elle savait bien que ce nom lui ouvrirait toutes les portes.

En effet, ce fut Richard lui-même qui accourut à elle. Quand il fut en présence de sa femme, il regarda, surpris, comme s'il avait été attristé de la voir seule. Et il dit, avec un reproche que dissimulait mal l'apparente indifférence de sa parole :

—Vous ne m'avez pas amené Bertine ?

—Vous y pensez donc, Richard ?

Il dit, lentement, ému, malgré lui, avec un long regard à Juliette :

—Beaucoup. Je voudrais la voir, la connaître. Elle est belle, n'est-ce pas ?

—On le dit.

Il tressaille, se lève :

—Comment ? Ne le savez-vous pas ? Ne l'avez-vous pas auprès de vous ?

Elle le mit au courant de son martyre :

—Pauvre femme ! Pauvre mère ! murmurait-il. Et c'est ma faute !

Elle se résuma, quand elle voulut lui expliquer la visite de ce jour.

Elle désirait que Richard employât ses ressources à retrouver Bertine :

—Oui, fit le banquier. Et quand je devrais mettre sur pied une armée d'agents pour battre la contrée, pour battre le monde entier, je vous la rendrai, Liette...

Et il ajouta, plus bas :

—Ce sera un moyen de vous prouver que je ne suis pas tout à fait mauvais.

Elle lui donna, sur Bertine et ses compagnons, tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles, en ces recherches.

Quand elle fut pour sortir, il lui prit les mains. Il semblait gêné. Il détournait les yeux peureusement. Mais il avait envie de parler, de lui dire quelque chose de grave, et il n'osait, craignant de se heurter aux souvenirs de cette mère. Pourtant il s'y décida :

—Liette... je pense beaucoup, beaucoup au mal que je vous ai fait... Et je voudrais tant connaître Bertine... Je vivais dans l'égoïsme de ma richesse... Il ne fallait pas venir me troubler et me révéler l'existence de cette enfant... Depuis, je suis malheureux... Liette, me pardonneriez-vous jamais, à cause de Bertine, que je suis prêt à aimer ?

Elle soupira. Elle avait tant souffert que le pardon ne venait pas. Cependant c'était le père, cet homme. Et il suppliait, humble et triste.

—Peut-être ! dit-elle.

Et cette vague espérance amena une larme fugitive dans les yeux de Richard Larnaudet.

Les deux femmes partirent, le soir même. Pendant le long voyage, il ne fut question que de Bertine. Liette redemandait vingt fois à Marie-Thérèse les mêmes détails et la fermière, complaisante, recommençait, souriant avec tristesse.

Elle faisait le portrait de Bertine, disait combien elle était aimable, soigneuse, infatigable au travail.

Et Liette embrassait Marie-Thérèse :

—C'est vous qui l'avez sauvée. C'est à vous que je devrai de la revoir.

A la Pierre-de-Marbre, elle pleura longtemps en voyant le lit où, trois jours encore auparavant, avait couché sa fille. Des vêtements étaient restés, qui appartenaient à Bertine, et aussi de petits ouvrages de couture inachevés. Et même un livre, acheté par Violaines, à la ville, et où il était question de deux enfants abandonnés, comme elle et comme Charlot. Ce livre, elle en lisait quelques pages dans les soirées si longues de l'hiver, à la campagne. Et, fiévreuse, Liette montra un morceau de papier qui marquait la page où la lecture en était restée. Sur ce papier, Bertine avait écrit, en s'amusant, plusieurs fois son nom.

C'est son écriture ! dit la fermière.

Alors Liette, tout en larmes, embrassa ce nom de Bertine. Elle serra précieusement le papier contre son cœur, comme une chose précieuse, la première qui lui vint de sa fille.

Elle consacra les jours suivants à faire des courses dans les environs ; entrant dans toutes les fermes, dans toutes les auberges, laissant partout, à tous les carrefours, un lambeau de son pauvre cœur déchiré par les découragements.

Mais elle ne put rien savoir de Bertine.

Heureusement elle avait appris, par une lettre de Richard, que le banquier avait commencé des recherches de son côté.

Elle ne perdit pas l'espoir.

Le lendemain elle était à Charleville et se présentait chez M. de Milberg. Elle avait hâte de voir Charlot et de s'entretenir avec lui de Bertine. Elle se présentait à Milberg avec une lettre de Marie-Thérèse. On lui permit tout de suite d'aller visiter Charlot à la maison d'arrêt.

Quand on amena l'enfant au parloir et que Liette lui eut dit qu'elle était la mère de Bertine, Charlot se jeta dans ses bras

—Où est elle ? L'avez-vous retrouvée ?

Elle le consola, lui rendit un peu de calme ; et, l'attirant auprès d'elle, prenant dans ses mains les mains du jeune garçon, elle lui fit dire sa triste histoire et celle de Bertine. Et dès les premiers mots, quand il raconta les sinistres souvenirs de la Berlande et de la ruée de la Parcheminerie, elle se rappelait l'enfant qui la regardait jadis, avec de bons yeux si rêveurs et qui aimait à se faire embrasser. C'était vraiment un écho de sa fille qu'elle entendait dans les paroles de ce brave garçon ! Elle ne se rassasiait pas de l'interroger. Et lui ne se lassait pas de parler d'elle. Il avait tant de choses à dire, tant de misères !

Et, ce qui frappait droit au cœur maternel de Liette, c'est qu'au milieu de toutes ces misères, sa fille était restée honnête !... Honnête malgré tout les découragements, les rebuffades, les injustices, les déconvenues ! Honnête malgré les conseils de Borouille ! Honnête malgré les entraînements de l'exemple ! Et Charlot, avouant tout, disait aussi que, grâce à elle, il n'était pas devenu mauvais ! Il avait presque succombé, un jour, il avait été faible, un moment. C'était Bertine qui l'avait tiré de l'abîme où il roulait et lui avait rendu courage !

Elle écoutait, la mère, dans un ravissement.

Et déjà, sans la connaître, elle était fière de sa fille !

Elle quitta Charlot, mais ce fut, grâce à la protection de Milberg, pour revenir le lendemain et les jours suivants ; du reste, Milberg, dont l'enquête sur Charlot se poursuivait activement, se proposait de rendre bientôt le jeune garçon à la liberté. Il avait, en effet, fait interroger les chefs sous la direction desquels avait travaillé Charlot ; il avait contrôlé les renseignements de Mabillet, et de tout ce travail résultait pour lui la conviction qu'il avait affaire à une honnête et droite nature. La liberté, pour Charlot, ce n'était donc plus qu'une question de quelques heures. Et Milberg, le lendemain du jour où il aurait fait cet acte de justice, se promettait d'envoyer sa démission.

Le remords de Borouille le poursuivait. Il ne pouvait plus faire partie de la magistrature, alors qu'il se savait le père du féroce garçon. Quelque jour Borouille reparaitrait. Et il voulait fuir le plus loin possible pour ne pas voir les débats d'une cause célèbre où chaque mot tomberait sur son âme en la brûlant.

Il était veuf, riche, sans enfants. Il pouvait à sa guise adopter Charlot sans famille, lui consacrer sa vie, faire de lui, en développant les précieuses qualités de ce jeune cœur, un honnête homme, et ainsi, l'ayant sauvé, il reprendrait peut-être un peu de tranquillité d'esprit. La faute de jadis avait jeté un bandit à travers le monde. Son remords d'à présent donnerait à la société un homme qui lui serait utile. Il avait fait un malheureux, il ferait un heureux. Il expierait ainsi et ainsi serait moins coupable.

II

Qu'est devenue Bertine ?

Après l'arrestation de son ami, elle avait fui jusqu'à Charleville. Harassée par cette nuit d'insomnie et de marche, elle était entrée dans une auberge, près de la Meuse, et avait dormi toute la journée. Heureusement elle avait quelques sous. En les économisant avec avarice, elle pouvait vivre huit ou dix jours et chercher de l'ouvrage. Mais elle avait hâte de savoir ce qui était arrivé après son départ de la Pierre-de-Marbre.

Elle se procura un journal. Elle n'y vit rien. Ce fut le lendemain seulement que les journaux rendirent compte du crime. Elle apprit ainsi que Borouille s'était évadé, mais que l'arrestation de Charlot, ayant été maintenue, le jeune garçon avait été conduit à la maison d'arrêt de Charleville.

Si près d'elle ! Pendant la journée elle se fit renseigner et passa sur la place déserte où est située la prison. Elle regardait cette triste maison et soupirait en pensant que derrière ces murailles jaunes son Charlot se lamentait, sans doute.

Elle revint sur cette place, tous les jours, avec la vague espérance qu'elle réussirait peut-être à apercevoir Charlot.

Et une fois elle s'y croisa avec une femme à cheveux blancs, à figure très douce, qui sonnait à la porte de la prison et entrait.

C'était Liette, c'était sa mère...

Le soir même de ce jour-là, elle était allée, désespérée, s'asseoir sur un tas de pièces de bois, aubord de la Meuse, et elle pleurait silencieusement en regardant couler l'eau. Elle ne trouvait pas